

Cédric Simard

# Comme les deux doigts

**Publibook**

Retrouvez notre catalogue sur le site des Éditions Publibook :

<http://www.publibook.com>

Ce texte publié par les Éditions Publibook est protégé par les lois et traités internationaux relatifs aux droits d'auteur. Son impression sur papier est strictement réservée à l'acquéreur et limitée à son usage personnel. Toute autre reproduction ou copie, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon et serait passible des sanctions prévues par les textes susvisés et notamment le Code français de la propriété intellectuelle et les conventions internationales en vigueur sur la protection des droits d'auteur.

Éditions Publibook  
14, rue des Volontaires  
75015 PARIS – France  
Tél. : +33 (0)1 53 69 65 55

IDDN.FR.010.0112412.000.R.P.2008.030.40000

Cet ouvrage a fait l'objet d'une première publication aux Éditions Publibook en 2008

La psychologie féminine,  
c'est comme la nitroglycérine.  
On a beau savoir que ça explose au moindre choc,  
on ne réussit jamais à éviter le petit coup  
qui va tout faire éclater.

Là est certainement leur charme.



## Remerciements

Avec les mots les plus simples,  
je remercie ma famille, mes amis,  
ainsi que toutes les personnes qui ont croisé mon chemin  
et contribué à faire de moi celui que je suis.

À Marie-Claire Lucet,  
pour sa collaboration sans faille sur la couverture.

À Eric Moreau et à Olivier Gainon,  
pour leur relecture et la pertinence de nos échanges.

À Sarah.

À Nadia.

(elles sauront pourquoi)



# 1. Juliette, je t'aime

Je ne pouvais pas y croire. La plus belle fille du collège ! Juliette, la plus belle fille du collège, était amoureuse de moi. Alors que je rentrais à vélo de ma journée d'école, empruntant un itinéraire que je connaissais comme ma poche, mes pensées étaient hantées par ces quelques mots de Juliette. Ou plutôt par l'expression manifeste de son visage angélique. Car je rectifie, Juliette n'avait pas prononcé mot. Pas un seul son n'était sorti de sa bouche. Ses lèvres avaient simplement esquissé, dans une douceur ouatée, un sourire d'approbation complice. « On se comprend. Je suis avec toi. » La scène s'était déroulée au tout début du cours d'allemand, à dix heures trente très précises, comme tous les mardis matins. Les élèves connaissaient leur partition par cœur. Dans une orchestration militaire, ils pénétraient deux à deux dans la salle, dans un ordre qui était fonction du rang auquel se trouvait leur place. Vous l'avez compris, nos places nous étaient attribuées pour l'année. Et ce n'était que l'une des trente-neuf règles à observer dans ce cours. Croyez-moi, pas moyen de déroger au règlement. La bonne vieille rigueur allemande, rien de tel pour former les jeunes esprits. Hélas pour moi, mon petit con d'esprit rebelle voyait cela autrement : ces règles non discutées et non discutables s'offraient à moi comme du pain béni, le prétexte idéal pour que je m'oppose au système d'autorité en place. Je voyais en leur nombre un symbolisme criant et provocateur. Trente-neuf, le début des hostilités franco-allemandes.

Vous l'aurez peut-être deviné, ma place se situait à l'extrême droite du dernier rang de la classe, c'est-à-dire tout près de la porte et dans le coin radicalement opposé au bureau de la prof. Cela n'avait qu'une conséquence : elle observait mes faits et gestes plus que ceux de tout autre élève. Le mur qui séparait la classe du couloir pouvait avantageusement soutenir mes affaissements de colonne vertébrale quand l'ennui se présentait, et

« premier entré, premier sorti » constituait ma devise pour ce cours que j'aurais pourtant aimé voir d'un autre œil. J'étais conscient de la force des symboles et de l'image de cancre que cette place me conférait, mais aussi stupide l'idée puisse paraître, je m'étais mis un point d'honneur à afficher ma rébellion contre ce cours. Premier signe de la crise d'un préadolescent qui trimbale une valochette de problèmes existentiels, ou expression exacerbée de la frustration d'un jeune marginal ? Je mise sur la seconde proposition, mais je vous laisse seul juge.

Dès l'âge de sept ans, j'avais ressenti au plus profond de moi l'envie d'apprendre une langue étrangère. Un reportage télé sur Champollion m'avait fait rêver à des contrées lointaines et donner la passion des langues. Je fantasmais sur leur exotisme, leur magie. Ces systèmes qui apparaissent si cryptiques tant qu'on ne les connaît pas, mais qui deviennent d'une limpidité instinctive une fois que l'on en a assimilé les grands fondamentaux. Et c'était bien cela que représentait plus que tout autre mon entrée au collège : le début de mon apprentissage des langues étrangères. Trop souvent, je m'étais imaginé le moment tant attendu où j'écrirais le nom de la langue choisie en lettres capitales sur ma fiche d'inscription. Il ne faisait aucun doute, l'anglais s'avérait la langue internationale qu'il fallait parler à tout prix. Cependant, il ne présentait pas cette force naturelle que l'espagnol avait de transporter mon imaginaire dans plus de mille lieux à la fois. Jouissance d'un flamenco poétique et enflammé, tacos aux parfums multiples et aux épices brûlants, attaque aliénée de Don Quichotte contre les moulins à vent, course effrénée et accent mexicain stéréotypé d'un Speedy Gonzales survolté, ou encore voyage exotique au cœur des fascinantes cités incas. Pendant ces quelques années qui avaient précédé mon entrée au collège, je m'étais appliqué à cultiver avec patience, et de biens maigres moyens, ma passion pour la langue du soleil. Tous les mercredis, je voyageais en terre inca en m'installant devant mon dessin animé favori, « Les Mystérieuses Cités d'Or ».

À mon arrivée au collège, tout ne fut pas si simple. Grand malheur au moment de mon inscription, mes réjouissances anticipées furent réduites à néant. Un bruit courait déjà depuis quelque temps : les élèves qui prendraient allemand comme première langue vivante seraient regroupés dans des classes d'excellence. Les parents des meilleurs élèves étaient informés,

de manière à faire le bon choix pour leur rejeton, et à alimenter ainsi eux-mêmes la rumeur publique. Un cercle vicieux insidieusement mis en place par l'Éducation nationale pour relancer l'étude d'une langue en perte de popularité, malgré l'intérêt économique que représentait la prospère industrie allemande aux yeux des entreprises et du gouvernement français. Premier de ma classe pendant toutes mes années d'école primaire, et de surcroît fils d'institutrice, nul n'est besoin d'un grand discours pour que vous imaginiez le sort qui me fut réservé. À titre d'anecdote, sachez que j'eus également droit à un bonus quelque deux années plus tard : l'option de latin en classe de quatrième, pour à peu près les mêmes raisons. Maudites furent mes bonnes notes. J'enviais tous les cancre pour la liberté de choix qui leur était implicitement accordée. Allemand. Allemand... A-l-l-e-m-a-n-d. La force des répétitions n'y changeait rien, je ne réussissais pas à me convaincre de vouloir étudier cette langue. Les seules images qu'elle m'évoquait étaient celles des souvenirs noirs et sinistres que mon grand-père m'avait contés à demi-mot sur ses années de prisonnier de guerre, et celles des films historiques, gris ; ce gris d'autrefois si particulier. Mon dégoût pour l'allemand macérait dans des souvenirs funèbres d'une guerre que j'avais vécue par procuration.

Le jour de mon inscription au collège, j'avais bien entendu tenté une ultime manœuvre de résistance. Je m'étais enfui au pas de course – « à toute berzingue » comme on disait à l'époque – dans les rues de mon quartier résidentiel. Malgré la brève euphorie et la fierté temporaire que me procurèrent ma vitesse de pointe et la sensation de liberté, l'opération se solda par un lamentable échec. De toute manière, ma tentative n'avait pas de réelle vocation à réussir, mais plutôt une valeur symbolique. Il ne fallut guère plus de dix minutes pour que le moteur de la Renault 9 de mes parents mette un terme à ma courte fugue. Saleté de mécanique ! Je détesterai les sciences physiques.

Le sort en était jeté : je serais allemand première langue vivante et je le resterais jusqu'à mon bac. Avec ma chance habituelle, je bénéficiai en prime d'une prof de la plus pure tradition germanique. Au menu : ordre, rigueur, et discipline. Mais aussi discipline, ordre et rigueur. Ou encore, rigueur, discipline et ordre. Un bonheur dans mon malheur ? Il y en avait un, et il était assis juste à côté de moi, sur ma gauche. François,

un fils de militaire. C'est l'expression qui résumait le mieux son personnage. « Fils de militaire ». Fils unique d'un père muté environ tous les trois ans vers une nouvelle caserne, François dégageait une force qui semblait dire « je n'ai besoin de personne », et la solitude en toutes circonstances ne le dérangeait pas. Nous mesurions la même taille, mais sa musculature était celle d'un enfant athlétique de deux ans plus vieux. Pas étonnant : que cela lui plaise ou non, son père s'occupait au quotidien de son régime sportif, dont la base se composait de dix kilomètres de course à pied à cinq heures et demie du matin et d'une heure d'exercices de musculation dès son retour du collège. Il n'y avait d'ailleurs pas que par son aspect physique que François faisait plus âgé. Sous l'influence des autres fils de militaires – les « grands » des classes supérieures – et des jeunes appelés en état de manque qu'il côtoyait à la caserne, il avait développé un langage et des idées qui n'étaient pas de son âge. Il ne parlait que de sexe et imaginait des scènes à faire pâlir nos aînés les plus dévergondés. Malgré nos différences, François et moi avons rapidement constitué un binôme magique. Imaginez-vous ces deux gamins de dix ans parachutés en parfaits étrangers dans l'impressionnante cour du collège : un mini-Rambo teigneux et prématurément obsédé à la rencontre d'un Indiana Jones junior, à la rêverie débordante et à l'audace insolente. Un duo électrique et toujours complice pour nager à contre-courant, quel que soit le danger, et dans lequel nos deux individualités ne se trouvaient que renforcées. Il n'avait pas fallu longtemps pour que les autres élèves du collège nous classent dans la catégorie « vilains garçons à la cool attitude », et que les profs nous considèrent comme des dangers potentiels à placer sous haute surveillance.

Assise sur la gauche de François, Marie. Pleine de peps et le regard malicieux, Marie était très communicative et toujours à l'affût du moindre mouvement. Elle avait un caractère bien trempé et s'imposait rapidement en cheftaine dans les activités de groupe. Elle avait sa petite bande à elle, composée de cinq ou six filles, toutes de très bonne famille. Papa avocat, maman dentiste, papa dentiste, maman banquière, papa chirurgien, maman à la maison. Des petites filles de la petite bourgeoisie de ma non moins petite ville de province. Sortie de sa bande, Marie n'était guère appréciée. Son caractère directif et intran-

sigeant ne lui attirait pas tous les hommages, particulièrement auprès des autres filles. Encore un cran sur ma gauche, juste à côté de Marie, rayonnait sa siamoise : Juliette, l'objet de tous mes désirs. Juliette et Marie partageaient une complicité malicieuse. Un seul regard ne trompait pas, ces deux fillettes étaient les meilleures copines du monde, inséparables. Dans leur relation, chacune se cantonnait à un rôle bien déterminé. Juliette s'effaçait délicatement derrière l'exubérance de Marie, comme pour se prémunir du monde extérieur et lui signifier de manière explicite le rapport de protecteur-protégé qui existait entre elles. Car le monde extérieur en voulait à Juliette. L'instinct animal des garçons les poussait à la regarder comme un fauve scrute sa proie. Les moins fins passaient leur temps à la reluquer de la tête aux pieds, sans vergogne. Ils la dévoraient d'un regard libidineux, alors que leur esprit perdait les pédales et s'envolait vers des fantasmes interdits. Les autres, à l'esprit plus sournois, pensait agir sans se faire remarquer. Leur discrétion était illusoire et ne trompait qu'eux-mêmes. Le charme de Juliette était père de tous les caprices masculins. Sa beauté hallucinoïde, mère de toutes les exaltations. Juliette était un vertige. Juliette était un péché. Pour elle qui n'avait pas choisi ce physique mais devait en supporter les conséquences de toute nature, ce monde de l'autre sexe ne pouvait qu'apparaître importun, hostile et insensé.

À l'âge où les hormones et les premières pulsions se manifestent chez les jeunes garçons, Juliette dégageait déjà une sensualité naturelle, un atout supplémentaire à sa féminité précoce. Son corps était celui d'une femme. Des hanches aux courbes ensorcelantes. Des petites fesses rebondies et une chute de reins vertigineuse qui se rejoignaient dans la perfection. Ses fesses, ses hanches, ses cuisses, le bas de son corps tout entier était merveilleusement mis en valeur par ses jeans délavés, qui moulait jusqu'à son petit triangle intime, si intrigant pour le jeune garçon. Responsable d'un nombre incalculable de maux de tête et de draps souillés par la semence encore inconsistante mais déjà bouillante du prépubère, Juliette était la meilleure amie des boîtes d'Effergan, et des Skip, Ariel, Dash et autre Persil. Elle aurait pu incarner leur icône publicitaire. À la place, elle venait fausser les analyses marketing de ces mêmes marques. Juliette était aux garçons ce que le miel est aux ours. Une

obsession. Quant aux filles, elles ne pouvaient que jalouser cette injustice de la nature. Comble de leur désespoir, l'intelligence et la gentillesse de Juliette étaient à l'image de son physique. Un supplice.

Ce matin-là, quelques mots de Marie vinrent interrompre notre rituel de début de cours. Alors que tous les élèves de la classe sortaient leurs affaires minutieusement préparées la veille – en tout cas pour la plupart – Marie m'avait apostrophé avec audace, bravant la vigilance de la prof et en dépit de François qui nous séparait d'une distance compromettante. Du carnet de vocabulaire au stylo quatre couleurs, tout devait être en place, jusqu'à ce « carnet de liaison » délateur à mettre à l'équerre avec le coin de la table, et prêt à être ramassé par la prof pour notifier à nos parents le moindre écart aux trente-neuf règles saintes. Un vulgaire carnet de papier transformé en véritable épée de Damoclès. L'éducation par la menace. Un seul mot prononcé un peu trop fort ou un échange verbal qui s'attardait entre deux élèves pendant l'installation de la classe, et notre chienne de garde de prof aboyait la sanction immédiate. Le volume et la durée tolérés étaient bien entendu à sa seule appréciation, quelques fois non dénuée de partialité. La honte d'une mise au coin de vingt minutes, la super honte d'une mise à la porte de la même durée, un passage forcé par le bureau des pions pour aller soi-même demander son heure de colle (comble de l'humiliation), un texte interminable à traduire, ou encore un envoi au tableau pour une récitation publique de la leçon du jour, debout sur la vieille estrade de bois grinçante et les mains dans le dos. La dernière sanction pouvait sembler supportable, mais elle représentait le châtiment le plus humiliant pour les timides et les incapables. Notre berger allemand n'avait que l'embarras du choix.

De son air bougon habituel, François me décocha un coup de poing sur la cuisse gauche, par-dessous la table. Sous l'effet de surprise, je sursautai, et réussis in extremis à retenir un petit cri que je transformai en toussotement pour évacuer la tension. « Y'a Marie qui veut t'dire un truc. » D'un mouvement discret, j'inclinai ma tête vers l'avant et légèrement sur la gauche, assez pour voir Marie et pour ne pas attirer l'attention de la prof. Marie me fixait et attendait que nos regards se rencontrent. Son visage était marqué d'une expression ambiguë, mélangée de

malice et de bienveillance. Je me demandais ce qu'elle pouvait bien me vouloir. Elle attendit quelques secondes avant de me parler, laissant mon regard passer de l'étonnement à une forme de léger embarras. « Ma copine veut sortir avec toi, » susurra-t-elle d'une voix prévenante. D'un air à la fois insouciant et réjoui, Marie venait de braver les interdits et le danger en prononçant quelques mots qui eurent sur moi l'effet d'une bombe atomique. Comme par instinct, je rétractai aussitôt ma tête, écarquillai les yeux et sentis mes dents se serrer. Je devais ressembler à un lézard tout raide, paralysé par le stress d'une menace imminente. Mes premiers frissons amoureux devaient dater de l'âge de mes sept ou huit ans, peut-être même avant. J'avais à l'époque remarqué que la vue de certaines filles me procurait une forme de plaisir particulier et peu exploré, totalement différent de ce que je ressentais lors de mes séances de goinfrage de sucreries ou de mes parties de foot acharnées avec mes meilleurs potes. Je me figurais que cette sensation nouvelle devait être ce que les grands appelaient l'amour. Au fil des années, je me laissais absorber de plus en plus profondément dans cette contemplation, jusqu'à ce qu'elle devienne assez forte pour déclencher en moi des envies. Des envies de quoi, je l'ignorais, mais des envies. Toutes les cellules de mon corps et de mon esprit criaient de concert à l'état de manque. Un manque mal identifié. Peut-être une envie d'être plus proche de ces filles que je trouvais agréables à regarder, peut-être une envie de les connaître davantage, peut-être une envie de pouvoir dire à mes copains « c'est mon amoureuse ». Je n'en savais trop rien. Dans tous les cas, lors de mon entrée au collège, je pensais avoir déjà acquis une certaine expérience de l'amour et des filles. J'avais eu de nombreuses meilleures copines et les filles, en général, m'adoraient. J'étais leur petit préféré, leur chou-chou, le héros de leurs récréations. Je n'avais concrètement encore jamais eu d'amoureuse, mais je pensais en savoir assez pour réagir de la bonne manière quand l'opportunité se présenterait.

Pourtant, ce matin-là, une seule phrase de la part de Marie suffit à me déstabiliser. Une timidité inhabituelle et entremêlée de peur m'envahit aussitôt et figea mon esprit. Je comptais sur le début du cours pour me sortir de cette situation embarrassante. Avec un peu de chance, la prof m'interrogerait le premier

pour corriger les exercices, et cette fatalité perçue comme si injuste les autres jours se transformerait contre toute attente en bénédiction salvatrice. Plus que quelques minutes à tenir. Quelques secondes. Soudain, une agitation se créa au premier rang, juste devant le bureau de la prof. William venait de jeter sournoisement par terre la trousse de Victor, et la chamaillerie s'en était aussitôt suivie. Je les avais oubliés ces deux-là. Ils s'étaient embrouillés lors de la récréation de dix heures.

Sous la pression de Marie, François me répéta le message fatidique. « Y'a Marie qui m'dit qu'Juliette elle en craque pour toi. » J'étais coincé comme un rat, et je n'avais aucune idée quant à la manière de réagir. Comment Juliette, la plus belle fille du collège, pouvait-elle être amoureuse de moi ? Il ne pouvait s'agir que d'une blague ; et qui pour le coup me laisserait de profondes blessures. Mais si Marie disait vrai ? Non, cela aurait été trop beau, une histoire d'amour comme il n'en existe que dans les films. Alors que je l'aimais secrètement, et que je m'évertuais à dissimuler au quotidien les moindres gestes qui auraient pu trahir mes sentiments, Juliette serait tombée amoureuse de moi de son côté. Mon rêve semblait à portée de main. Et si c'était vrai ? Après tout, Juliette dénotait d'une intelligence plus que suffisante pour percer l'image de mauvais garçon que je cultivais. Malgré ma carapace publique, elle avait compris l'homme que j'étais au fond. Cette pensée gonfla encore plus l'admiration que je lui portais. En revanche, dans le cas du scénario catastrophe, l'humiliation était assurée. Et à la vitesse où se diffusait radio couloir, j'aurais très vite rejoint le pitoyable groupe des souffre-douleur du collège. J'aurais une place au chaud chez les *losers*. Le mec suffisamment crédule pour s'imaginer mériter une nana aussi classe que Juliette. Mais pour qui il se prend ce bouffon ? Je serais la risée de toutes les filles, pendant toutes mes années collège, et l'histoire me poursuivrait certainement jusqu'au lycée, voire à la fac. Je ne pouvais prendre un tel risque. En même temps, la femme de ma vie s'offrait peut-être à moi, pleine de douceur et d'espérance, et j'allais la blesser à jamais en refusant de lui tendre la main. Je me projetai un peu plus loin. Et que se passerait-il si Juliette devenait finalement ma petite copine ? Que penseraient mes parents ? François ? Les autres mecs ? Les autres filles ? Les profs ? Les parents de Juliette ? Ces interrogations me retournè-